



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de VÉRON (Marc), BESSON (Jean-Louis), « Annexe I. Document –  
Décoration d’*Ondine* », *L’Art du théâtre*, Tome II, *Pratique du théâtre*, JOUVET  
(Louis), p. 443-453

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12871-7.p.0443](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12871-7.p.0443)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2022. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## ANNEXE I

### Document – Décoration d'*Ondine*

Notes prises au jour le jour par Louis Jouvet durant sa collaboration avec Tchelitchev<sup>1</sup>.

8 mars [1939]. Arrivée de Tchelitchev vers minuit.

Il ressemble à un ancien roi de France, et à Vermeil, apeuré, excité, brillant, gesticulant. À la répétition aujourd'hui, plein d'idées, il n'en finit pas de discourir, il me dit qu'il a vu Gielgud et qu'il est mauvais comme acteur et comme metteur en scène. La reine d'*Hamlet* mourait en robe bleue, on ne peut pas mourir en robe bleue, il y a des couleurs qui parlent, le bleu en est une, on ne peut mourir qu'en noir, en blanc, en rouge ou en gris de plomb. Il dit qu'il ne tient jamais compte du spectateur, qu'il cherche sa vision jusqu'à ce qu'elle soit suraiguë et qu'alors il la réalise pour l'*imposer*, et qu'elle s'impose par cela même. Mais on sent, on devine qu'il a déjà une vision naturellement faite pour le spectateur, une vision spectaculaire qui veut en imposer aux autres, un goût d'un mystère qui veut créer le mystère chez les autres.

– Je sais toujours, dit-il plus tard, pourquoi je fais une chose, et pourquoi j'emploie une couleur. Je ne dis pas : c'est joli ou c'est beau, sans savoir pourquoi, et je ne prétends pas faire quelque chose qui soit beau sans pouvoir l'expliquer. J'aime le mauvais goût qui arrive à exprimer quelque chose.

Un charmeur exaspéré qui veut s'imposer et qui va jusqu'à la mystification en toute sincérité.

Il fait penser à un spectre qui voudrait rattraper sa vie passée, par une sorte d'agitation qu'on ne retrouve que chez les drogués – il ne l'est pas.

---

1 Les annotations de ce texte sont de Marthe Herlin.

Tchel. dit : la poésie et la folie, c'est la même chose. Il veut se justifier et se définir.

Il a une vision forcenée des choses et des êtres, qui s'accompagne d'un besoin de justification et d'explication très violent.

Il dit : je ne peux pas travailler avec des morts, on ne sait pas ce qu'ils veulent ; un vivant, même s'il ne dit rien, on sait ce qu'il veut, ce qu'il est.

Il a fait un grand tableau, cent personnages, deux cents yeux qui vous regardent, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : « J'ai mis trois ans. » Il parle de la *Grande Jatte* de Seurat à Chicago avec une passion charmante et désordonnée.

Il a les yeux de Rimbaud j'imagine, et les mains de Jeanne la Folle. On ne peut pas l'entendre et le regarder à la fois ; quand il parle si on le regarde on ne l'entend pas toujours, et si on se met à l'écouter on ne le voit plus. Il a l'accent bourguignon. Il « ruisselle ».

Tchel. voit le I<sup>er</sup> acte d'*Ondine* au printemps, brouillard et orages ; le II c'est l'été ; le III l'automne, et à la mort du chevalier c'est l'hiver, tout est gris, le costume jaune de Bertha devient feuille morte dans la lumière.

Et je pense à Valéry Larbaud qui avant de traduire *As you like it*, me disait : « Il n'y a qu'une chose qui m'arrête, je ne sais pas en quelle saison cela se passe. » Seuls ceux-là qui ont de telles préoccupations, de tels sentiments sont des initiés de théâtre.

Tc. a livré aujourd'hui *dimanche 12 mars* ses deux premières maquettes. Il y a vraiment apport, explication de l'œuvre par une conception surajoutée ; c'est cela le théâtre, l'art d'accommoder, de commenter avec autre chose que des mots une œuvre dont le sens est lui-même caché à celui qui l'a écrite. J'attends la réaction de Giraudoux devant ces maquettes<sup>2</sup>.

31 mars. Tch. :

– J'ai des cauchemars, je rêve que les décors s'écroulent, ils s'effondrent, refusent de se tenir droit, le bleu devient jaune, il y a un amas d'étoffes, de toiles, les couleurs changent, c'est affreux.

2 Jouvett n'a pas noté cette « réaction ».

– Je vois mes maquettes, et je refais dix toiles de fond. La maquette me parle, se moque de moi, se tourne elle-même en dérision, mais je sais ce que je veux faire et je lui dis non. Je lui fais des promesses. « Patience, ma petite, je sais comme je t’arrangerai. » C’est une ruse qu’ils se jouent l’un l’autre.

Il refuse de faire un bourreau au lieu d’un greffier. Ce sera encore une note rouge avec les juges, et puis un bourreau c’est banal, on n’en peut rien faire.

– La toile et le bois c’est terrible... et la peinture donc.

Il raconte comment il a fait des séraphins avec des plumes de cygnes et des plumes en mousseline, partant de la poitrine et se relevant comme des geysers de chaque côté du visage. Derain lui dit : « Mais les séraphins, les anges, ont des ailes dans le dos », et il répond : « Vous en avez vu ? »

Son histoire de Salammbô, la grosse chanteuse et la petite ballerine, quand il était petit garçon et qu’on le mena au ballet, et qu’il s’imaginait que c’était la petite ballerine de tout à l’heure qui avait une si jolie voix, dans l’épaisseur de la grosse dame. « Chut », lui dit sa mère. Il explique qu’il a fait une robe rayée, tachetée, zébrée, qui éclate quand l’héroïne meurt, elle crève de tous les côtés.

Mourir comme un vieux fauteuil au marché aux puces, c’est affreux, mais mourir comme un poisson chinois qui éclate, ça c’est beau.

Marcher avec une traîne, apprentissage, un drap de lit et un verre d’eau.

Ce matin, il retéléphone, il veut faire un bourreau pourvu qu’on n’en ait rien dit à M. J. [Monsieur Jouvet]. On n’a pas les mêmes idées le soir que le matin. Il veut faire un bourreau, il demande d’urgence des documents pour faire un costume tout chargé d’instruments de torture.

*3 avril.*

Il travaille sur le 1<sup>er</sup> acte.

Léon<sup>3</sup> dit : il n’a aucune technique. En effet il s’en soucie très peu, il est au-dessus de la technique, il sait ce qu’il veut. Deshays<sup>4</sup> est tout réjoui de le retrouver et de l’entendre s’exprimer, il est émerveillé de son invention et de ses idées.

3 Léon Deguilloux, chef machiniste et constructeur du Théâtre Louis Jouvet.

4 Raymond Deshays, peintre de décor et directeur d’un atelier de peinture de décors.

C'est un mystique, un poète du théâtre, il a une conception des décors qui est apocalyptique.

Il voit les décors comme les personnages de l'action les voient.

Il était très décontenancé par l'apparition de la ville d'Ys, Il n'aime pas ça. – Qu'est-ce que c'était la ville d'Ys ? Mais ce matin il est revenu très satisfait ; les apparitions seront l'histoire du dessin et l'histoire de la création, seulement il faut changer leur ordre : 1. Comète (des points), 2. L'arbre de Judée (des lignes), 3. Les pyramides (des volumes), 4. La ville d'Ys (des volumes rattachés à la mer et à la terre, un assemblage de volumes vivants), 5. Le cheval de Troie (un animal, je le vois dans Léonard de Vinci, il est extraordinaire), 6. Vénus arrivera en réalité, c'est la création humaine qui vient comme le couronnement de cette histoire de la création<sup>5</sup>.

Il dit tout cela avec une logique qui le satisfait et qui est toujours dans la violence et l'exclusivisme.

Quand je lui dis que les domestiques parleront à la fin du III, il bondit : « Non, les domestiques, ça ne parle pas, il faut que ce soit le roi des Ondins. » Et il m'explique comment seront les domestiques, avec des tabliers, toutes sortes de tabliers, relevés sur le côté, de toutes les dimensions, de toutes les couleurs, « ce sont des tabliers, les domestiques ».

Il dessine au fusain sur le tulle du décor et il me dit : je fais des traits pointus, mais ils seront ronds dans l'expression, parce qu'il faut que l'impression du 1<sup>er</sup> acte soit un sentiment de bonté.

Il me dit : je ne fréquente plus le monde, c'est effroyable, ce sont des chapeaux et des robes qui parlent, et les hommes sont des poissons, des truites.

Cézanne, Delacroix n'ont jamais fréquenté le monde, on est perdu si on se laisse aller à les voir. Manet s'est perdu quand il a commencé à fréquenter le monde.

– Pascaud<sup>6</sup> apporte une « truite au bleu » en carton ; [Tchelitchev] le dos voûté, comme un dos de femme, une grande robe de chambre rouge

5 Jean Giraudoux modifia dans ce sens l'ordre des apparitions.

6 Maurice Pascaud, jeune décorateur qui sortait de l'École des Arts décoratifs, fut engagé pour exécuter certains accessoires d'*Ondine* et pour aider à différents travaux. On lui confia, entre autres tâches, la peinture de la grande coquille dans laquelle apparaissaient au deuxième acte, le Roi des Ondins et deux petites Ondines. À la demande de Tchelitchev, pour obtenir l'éclat irisé d'un coquillage, Pascaud la peignit au vernis à ongle nacré nuancé de quelques légères touches de couleur. L'effet obtenu ravit Tchelitchev.

caille, un morceau de fusain à la main, regarde, il dit : c'est bien, mais quand on jette la truite il faut qu'elle bouge, c'est très laid un poisson qui saute comme un « croissant ».

Maquettes. « Mes maquettes ne sont pas bonnes, elles sont laides, mais c'est ainsi qu'il faut qu'elles soient ; si elles étaient belles, ce serait de la peinture, ce serait mauvais, une maquette c'est une maquette. »

Il veut que le bourreau soit plus rouge que les juges, un rouge plus méchant.

Il a trouvé Mad[eleine] parfaite, il aime la répétition qu'il a vue de la pièce en arrivant de N. Y. [New York] parce qu'il a senti que nous avons joué la pièce plus tragique qu'elle n'est.

– Il faut que les gens pleurent. J'ai voulu qu'ils pleurent à Orphée, les joues et les maquillages savants faits pendant deux heures, les robes de satin blanc, tout cela était dégoulinant, dégouttant de larmes, le rouge des lèvres, le noir des yeux coulaient sur le satin blanc, c'était magnifique ; le satin ce n'est rien, on le jette, on peut en retrouver, mais les larmes c'est quelque chose.

Il y a chez lui un besoin d'adhésion, d'approbation qui le rend habile et diplomate, un peu insinuant ; il est malin, il est gentil, dit Léon.

La bouderie de Camille<sup>7</sup> est maintenant finie, il a fait une arête de poisson pour le 1<sup>er</sup> [acte] qui témoigne du désir qu'il a de servir Tch., de ne pas passer pour un sot, d'obtenir son approbation et son estime, et aussi de témoigner sa compréhension personnelle en même temps que son habileté et son regret...

Tch. dit : c'est très bien ceux qui boudent parce qu'on peut bien plus facilement les gagner ; ceux qui sont sensibles, c'est très agréable.

#### *4 avril.*

Tch. apporte les maquettes du III, on les pique sur le mur avec des punaises, il est plein de réticences et d'explications, il n'y a que les « pêcheurs » qui sont dessinés et peints ; les autres maquettes il faut les faire pour les voir. Je lui fais des objections sur la couleur du filet d'Ondine, il est de cet avis, cela doit être plus vert bleu, bleu de Prusse. Il aime beaucoup la fille de vaisselle, et Bertram, il peindra le tablier

7 Camille Demangeat, chef machiniste, constructeur, maquettiste, établissait les plans et les feuilles de mesures des décors.

de la fille de vaisselle lui-même (c'est une fille qui ira très loin). Il est enchanté de Vivant<sup>8</sup>. « Vivant jusqu'ici était mort, maintenant il est devenu vivant, ses cheveux sont merveilleux. » Bor<sup>9</sup> viendra demain. Il faut faire des chaussures avec des griffes et de la fourrure.

Bertha sera une « mite », une mante religieuse. Les couleurs le pré-occupent beaucoup sous les lumières. On sent qu'il sait ce qu'il veut, il parle avec enthousiasme. Il a refait le costume de Violante ; j'ai eu raison, me dit-il, de lui faire des objections, ce sera une Walkyrie, la description qu'il fait du costume est apocalyptique, mais d'un lyrisme étonnant.

Schiaparelli<sup>10</sup> pourra lui baiser les mains, elle volera cela, elle sait très bien voler.

– Moi aussi j'ai volé, j'ai volé Breughel pour le roi des Ondins, je l'avoue, c'est un vol.

Sur le plateau il travaille avec Marie<sup>11</sup>, on rajoute un troisième dégradé en colle de pâte<sup>12</sup>, il est enchanté.

Il dessine des arêtes de poisson sur la porte. Pendant que j'écris il me fait appeler, il a quelque chose d'important à me dire.

C'est une tache bleutée qu'il vient de trouver dans une épaisseur du papier calque, il est émerveillé – et il dessine encore des détails d'arêtes de poisson. « Tch. a l'air d'un fou mais il ne l'est pas. »

Il m'explique l'éclairage nacré, bleuté du jour, rosé comme une truite, du 1<sup>er</sup> acte, le deuxième sera épouvantable, des lumières fausses, le mauvais goût quand on le dépasse devient magnifique.

Vu sous un aspect particulier, le vulgaire, le laid devient divin, devient merveilleusement tragique.

Il veut des petites lampes, en vers luisants dans la couronne du roi et de Odette T.<sup>13</sup>.

Il faut qu'au moment de l'opéra les gens ne sachent pas s'il faut rire ou pleurer.

8 Le perruquier.

9 Chaussureur de théâtre.

10 Elsa Schiaparelli (1890-1973) est une créatrice de mode italienne, fondatrice et directrice d'une maison de haute couture à Paris dans les années 1930-1950. Ses innovations avant-gardistes, comme le « rose shocking » lui valurent une réputation de provocatrice. (Note des éditeurs)

11 Jeune peintre de décor de l'atelier de Deshays, Tchelitchev l'appréciait beaucoup.

12 Il s'agit du décor du premier acte.

13 Odette Talazac, qui jouait Salammbô.

Et les costumes du III sont indiqués très précisément pour leurs places, la mise en scène lui importe beaucoup pour la place des couleurs et l'impression que ces couleurs doivent donner.

– Le garde, orange, doit se déplacer, il est fait pour aider certains verts et certains bleus (le chevalier et Ondine), c'est l'orangé de l'automne, mais il faut qu'il circule et qu'il parte à un moment donné.

*7 avril, vendredi saint.*

Souvenirs sur Naples, les marionnettes, le *Roland furieux*, le combat dans des rochers noirs, éclaboussés de sang, la vieille au piano qui joue « Je cherche Titine », beauté des costumes brodés, que Schiap[arelli] a volée aussi.

Ceci à propos des lumières, rouge, vert, bleu dans les colonnes.

Il est enchanté des perruques, il les corrige encore. Marthe<sup>14</sup> essaye pour lui les perruques et les barbes, il est ravi, il voudrait qu'on la photographie.

Il réclame des lampes solaires, le fait est que c'est un éclairage assez merveilleux pour ce qu'il cherche, il y a un ton indéci, sans soleil, qui change beaucoup la couleur de la peau et les couleurs des matières. Les perruques sont très différentes dans cette lumière, les cheveux blancs que Marthe a mis lui rougissent le visage.

Il revient encore à Naples et raconte le voyage de ces Italiens à N. Y. [New York], leur faillite, et la main qui à l'entracte montre une bouteille géante d'eau purgative pour la publicité.

La visite, dans les caves, de ces marionnettes, figures mangées, poussièreuses, les visages couverts de toiles d'araignées ; pourquoi Schiap[arelli] ne fait-elle pas aussi des voilettes en toile d'araignée ?

Il reedit encore « Faisons *Tempête* », il est hanté au milieu d'un essayage ou d'une répétition de décor par Shakespeare.

– Mad. [Madeleine] sera Ariel, on l'habillera en travesti, avec des cheveux, des ailes, un maillot et une braguette, et tous les pédérastes viendront se demander quand elle sera pendue dans les airs : qu'est-ce que c'est, un homme ou une femme ?

– Pour la tempête, on fera bouger, remuer le ciel, pas le décor.

– Avec des gens en toile cirée, huilée, imperméables.

– Faisons *Tempête*.

14 Marthe Herlin.



Puis il dit qu'il ne veut plus faire de couleurs, ça le fatigue trop, il veut faire la prochaine pièce noir et blanc, « et je vous garantis que ce sera magnifique, ma-gni-fique », en trois syllabes.

Il me raconte la *Nuit des rois*, en moderne, Olivia grand chapeau avec robe entravée sur une plage moderne, avec des cabines à rayures, les hommes en caleçon, et des bas et des jarrettières, ce sera bien plus intéressant qu'avec tous ces gens en manches à gigots et à crevés.

Il est éblouissant, il vous aveugle d'invention. Si on se prend à écouter la première phrase d'une de ses imaginations, le verbe ne vous parvient plus que dans le lointain. D'ailleurs c'est toujours la première phrase qu'il attaque, qui dit tout et qui éclate d'originalité

– Les surréalistes ne sont pas des poètes, c'est dommage, ils n'ont fait que des imitations, des transpositions. Faire des colonnes en cheveux et y mettre du lierre, voilà ce qu'ils feraient de mon décor, mais moi je vais faire du marbre et dans mon marbre on verra tout ce qu'on voudra, des cheveux, des algues, des paysages, tout. Dans ma salle de bains à N. Y., le dallage en marbre, j'y vois des paysages mer-vei-lleux. Les surréalistes ont fait du bon travail, ils nous ont sortis de l'angle droit et de l'équerre.

Il veut faire une cascade qu'on projetera, il va la dessiner.

– Hercule avec un sexe, ô! tout petit à cette distance, les pieds comme ça, la tête comme ça.

*Dimanche 9 avril.* Tch. et Tourjansky<sup>15</sup>, essai de maquillage.

Il décrit le cheval de Troie qu'il a dessiné, les fontaines des Tuileries qu'il a vues, une vieille femme folle qui se peigne. « Quand je me promène, je vois des choses extraordinaires, la nature me fait signe. Je suis le roi des Ondins, le magicien qui vous prépare tout. Vous attendez votre jouet comme un enfant, vous l'aurez. » Il parle des décors et costumes, il ne se doute pas des difficultés financières dans lesquelles je vais tremper.

15 Célèbre maquilleur de cinéma. Tchelitchev fit composer pour la pièce des maquillages dont toutes les teintes « naturelles » étaient bannies, sauf pour Ondine. Les fonds de teint allaient d'un gris plombé à un gris bleuté léger et même au bleu pour certains personnages ; uniformément étalés sur la peau, ils n'étaient relevés d'aucune couleur ; les lèvres étaient maquillées en brun sombre ou violacé ; les yeux, les sourcils étaient très marqués, très dessinés. Cependant le Roi et la reine Yseult avaient droit à un maquillage plus clair, un peu plus « humain ». Les visages prenaient ainsi une valeur de masque.

« Je fais des choses, les autres les exécutent, c'est une chose, et ce que font les autres en est une seconde, et il en naît une troisième qui est encore autre chose. »

Il dit cela du perruquier, il parle de sa conception, de ce qu'a fait Vivant, et de ce qui en sortira à la fin.

C'est tout l'art du théâtre, cette collaboration qui s'accommode chaque fois, et où l'essentiel est l'*esprit*.

14, *soir*.

Tch. vient essayer à Auteuil les robes de Madeleine. « La couleur déforme, la couleur est omnipotente, les cubistes n'ont pas compris cela, la forme n'est rien. »

Il veut laver son cheval<sup>16</sup> pour le faire plus blanc.

Il admire Marquaire<sup>17</sup>. Les femmes avec le balustre dans le décor du III, ce sont des choses folles, mais c'est avec des choses folles qu'on fait des choses vraies ou vraisemblables. Tout est fou, pour faire une chose vraie.

15. J'essaye mes costumes ; il parle et il enivre, ce n'est pas seulement sa volubilité, mais tout ce qu'il dit, cette vitalité extraordinaire, il se fâche, les femmes pleurent, il renvoie les artistes femmes, il grinche, il n'en peut plus, il n'a plus de voix. Drame des colonnes tantôt mal peintes, et l'éclairage de ces colonnes. – La fille de vaisselle, c'est Ondine trempée dans le noir, il ne faut pas le dire. Le Chevalier voit la mort dans le costume d'Ondine.

16. Dimanche, dernière de *Knock*. 934 000 en 68 jours.

Tantôt après la matinée, Tch., un balustre en cristal, Deshays, Marquaire, Camille, Tourjansky et ses fards étalés par terre. Thierry les bras chargés de maquillage, et les lèvres peintes.

Nouvelle atmosphère insensée, avec le perruquier qui arrive à 7 ½.

*Lundi 17.*

Ira<sup>18</sup> boude parce que la générale est le 27 et qu'elle ne pourra pas venir. Tch. est charmant et la console. Il aime Deshays, c'est le français gai, chanson et romance, le français romantique. Deshays est modeste,

16 Le Cheval de Troie (apparition du deuxième acte).

17 Chef électricien du Théâtre Louis Jouvet.

18 Ira Belline, parente de Tchelitchev, qui exécuta les costumes d'Ondine. Jouvet avait déjà travaillé avec elle auparavant.

il me dit, quand je lui demande s'il n'a jamais fait de maquettes de costumes : Non, moi je suis fait pour le commerce de la peinture, « le marié n'a pas de roses ».

Tch. m'explique son exposition, toutes sortes de papiers de couleurs, avec des cadres les plus divers, les dessins se voient très bien, on les regarde.

Il est content de la transparence des colonnes.

Ira m'explique qu'il déteste les femmes encore jeunes et désirables, « il n'aime que les vieilles et les difformes », – la femme qui fait ma cuirasse et qui coupe dans un ballon de caoutchouc, avec une application modeste et sûre.

Il [Tchelitchev] veut un hôtel abandonné pour exposer son grand tableau.

Politesse exquise toujours, amabilité avec chacun.

Il éblouit et il enivre.

Il mange des biscottes, boit du thé, avec un air épuisé, mais sa vitalité m'étonne et m'oblige à l'admirer et à l'enivrer.

*Mardi 18.*

Son exposition. 56 dessins étonnants, d'une technique et d'une inspiration très diverses, des fragments mais d'une sûreté de ligne, d'une grâce et d'une puissance extraordinaires, c'est le génie du dessin. Le souvenir de Gustave Doré, dont il parle : « Verdi, Rossini et Doré sont trois hommes méconnus, dans trente ans on parlera d'eux à l'égal de Beethoven ou de Vinci. »

Détail de son enfance, le bracelet d'agate de sa tante, à trois ans il ne cesse de le contempler, et il dit « portrait » ! À cinq ans, sa nurse avec qui il fait des expositions avec les gravures, revues, collées au mur de la chambre, les lits rejetés dans un coin ; alors ils jouent qu'ils vont à l'exposition. La nurse à la mère : « C'est terrible... ce sera un peintre. »

*Mercredi 19 avril.*

Il dessine Madeleine. Je le trouve le front avec une marque de baiser, il a fait quatre dessins pas encore aboutis. Il dit : « J'en ai fait 75 pour Charlie avant d'en réussir un et je l'ai gardé. »

Il raconte à Madeleine, comment il voit *Othello* : une petite chambre vert bouteille, avec un escalier gigantesque, il y a un petit lit avec des draps gris, et Desdémone est une petite mite... alors Othello rentre,

avec un immense flambeau, et il la tire du lit et la tue. C'est l'ombre qui tue la lumière, la mite et le papillon.

Renoir ne peut pas jouer *O*. Il pense que je peux le faire, que j'en ai le physique.

Il dit que je ressemble à la table de la salle à manger et que je le fais penser à Archimède qui prend son bain et cherche son problème pendant que la ville brûle.

Il dit : je suis une mécanique, mais je ne sais pas qui me règle, mais je sais que tout arrive à son moment et comme il faut.

« J'ai acheté Atlas pour faire Hercule. Hercule était trop cher. J'ai coupé Atlas en deux. Je vais le dessiner en perspective. »

16 mai.

Exposition de son tableau *Phénoména* chez René Drouin, 17 place Vendôme. Public mêlé, ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux, son imagination s'égaré, il est fait pour être inspiré dans des limites vers un point donné ; ce tableau fait l'effet d'une fermentation, et il n'a pas la poésie de Bosch ou de Breughel, ce sont de vrais monstres, et non pas des phantasmes ou des symboles. Chez Bosch ce sont des hommes qui deviennent des monstres. Ici ce sont des monstres qu'il a essayé d'humaniser.

17 mai.

Visite de Cocteau, il est malgré tout très emballé, très surpris, conquis, surtout du I<sup>er</sup> acte. Il dit : c'est cela que je devrais faire, de la féerie. Ces pièces modernes sont ridicules et il vitupère Dorziat<sup>19</sup>.

21 avril, vendredi.

Il [Tchelitchev] explique clairement que tout est éparé, rien n'est coordonné, et pour montrer ce qu'il veut il dit qu'il cherche lui l'*impossible* – le possible ce n'est pas difficile – c'est de faire, de montrer l'impossible ; ce n'est pas difficile de s'asseoir sur une chaise (il est au bout de son commentaire), il a un ressaut et dit : ce qui est difficile... il va abandonner... puis brusquement... c'est de *voler*... !

19 Gabrielle Dorziat (1881-1979) a fait une longue et brillante carrière de comédienne au cinéma et au théâtre où elle est l'interprète notamment de Jean Cocteau, Henri Bernstein ou Édouard Bourdet. Elle joue sous la direction de Louis Jouvet le rôle de Clytemnestre dans *Électre* de Jean Giraudoux en 1937 et celui de Dorine dans *Tartuffe* en 1950. (Note des éditeurs).